

# LE JOURNAL DES ETUDIANTS

DEUX CENTINS

Deo favente, haud pluribus impar

DEUX CENTINS

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 26 OCTOBRE 1895

No 3

## JEUNES GENS

« Jeunes gens, jeunes gens, confiez-vous à ces méthodes sûres, puissantes, dont nous ne connaissons encore que les premiers secrets. Et tous, quelle que soit votre carrière, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme déni-grant et stérile, ne vous laissez pas décourager par les tristesses de certaines heures qui passent sur une nation. Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques.

« Dites-vous d'abord : Qu'ai-je fait pour mon instruction ? Puis, à mesure que vous avancerez : Qu'ai-je fait pour mon pays ? Jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire : "J'ai fait ce que j'ai pu."

(PASTEUR, discours).

Cette admirable profession de foi fut celle de l'illustre génie qui descend dans la tombe. A l'approche du grand but, il a pu jeter sur son œuvre un regard radieux. Il n'a fait que ce qu'il a pu. Mais résorbant en lui tant de nouvelles clartés, de quel pouvoir l'avait armé pour le bien des hommes la nature féconde et élémentaire !

## CORRESPONDANCE

### Nos salaires.

Nos salaires baissent, baissent toujours.

Cette question est trop importante pour que je n'en souille pas un mot.

Le temps n'est plus où les étudiants en droit recevaient pour leurs services, dans les bureaux des avocats, une rémunération qui leur procurait le pain quotidien. Ce n'est plus qu'une ombre de salaire qu'ils reçoivent aujourd'hui, et cette ombre s'efface sensiblement. Bientôt elle ne sera plus que le souvenir de notre âge d'or.

Je me prends pour exemple. J'ai commencé par donner mes services. Un bon jour, voyant un sourire sur les lèvres de mon illustre patron, (ce qui arrive assez rarement), j'abordai cette question essentiellement pratique. Drapé dans sa dignité professionnelle, il prit une figure de circonstance et me dit : "A plus tard." Je ne répondis rien à ce "plus tard" qui semblait ne point admettre de réplique, mais, en moi-même, je ne me comptai point tout à fait pour battu. Je revins à charge, mais sans plus de succès. Son plus tard n'avait pas encore engendré le plus minime salaire.

Le lendemain, je me mettais à la recherche d'une autre position sociale. J'essayai maint refus. On disait : "Les cours universitaires ne nous accommodent pas. Pendant que vous êtes ici, nous sommes tenus d'être au palais..... de justice."

J'ai entendu dire que nos aînés étaient plus heureux. Les mêmes causes existaient pour tant alors. Les affaires de leurs patrons étaient elles plus prospères, ou les patrons eux-mêmes étaient ils plus généreux ? Non, mais voici les raisons : Nos places sont aujourd'hui prises parce que l'on appelle les *garçons de bureau* et les jeunes filles *clavigraphes et sténographe*. Je ne vous causer aucun ennui à nos

charmantes compagnes, mais je me demande pourquoi elles nous seraient préférées. Est-ce question de galanterie ? Je ne le crois pas. Apportent-elles plus de soin aux différentes procédures à faire ? J'en doute ou du moins je crois avoir des raisons plausibles pour en douter. Nous entrons dans cette carrière poussés par l'amour de la profession et le grand désir de nous initier le plus vite possible à tous ses secrets. Nous sommes dévoués. Il peut y avoir des exceptions, je sais même qu'il y en a, mais les exceptions sont assez rares.

Les raisons qui militent en faveur du salaire que nos patrons devraient nous donner sont nombreuses, mais comme j'ai l'espérance de revenir sur cette question, qu'il me soit permis, pour le moment, d'en dispenser mes aimables lectrices et mes bons lecteurs.

A. TOINE.

## SECONDE LETTRE d'un ETUDIANT SUR LA KERMESE.

Mademoiselle Alma SURPRENANT.

St. Mathurin, P.Q.

Ma chère sœur,

Tu es bien bonne de m'envoyer tant de remerciements pour ma lettre de la semaine dernière. Je vais te donner de nouveaux détails sur la Kermesse, bien que tu le désires, quoique tu as dû bien tout voir par les journaux. Les journaux ont beaucoup parlé de la Kermesse, et surtout des jeunes messieurs et des jeunes demoiselles qui ont dansé le menuet : ils avaient leurs noms imprimés tous les jours, comme Shortis.

Les autres danseurs et danseuses ont eu leurs noms publiés aussi, mais pas si souvent. Cependant j'ai beaucoup aimé la gigue irlandaise. Ça prend des gens *smart* pour inventer des danses comme ça : c'est pas étonnant qu'il y ait tant d'irlandais juges, employés du gouvernement, etc.

Je suis donc retourné à la Kermesse avec Paul : ça encore coûté 10 cents pour rentrer ; c'est deux fois plus cher qu'à la messe de 7½ hrs dans la chapelle du Sacré Cœur à l'église St Jacques, comme tu vois. Paul m'a amené prendre de la *ice cream* et des rafraîchissements ; on s'assoit à des petites tables et on mange ; on paie ensuite avec des petits morceaux de carton blanc qui coûtent 10 cents.

Le midi, on peut prendre le dîner de une heure à trois. C'est drôlement arrangé : les jeunes filles canadiennes vont servir les messieurs anglais, et les demoiselles anglaises servent les jeunes gens canadiens qui restent de côté. C'est un bon exercice, mais un peu fatigant pour commencer. Mais les jeunes filles ont l'air d'être habituées.

Joué le soir, on a joué une petite pièce composée par Madame Dandurand. Un jeune homme assez âgé aime sa petite cousine, qui ne veut pas de lui parce qu'il lui a dit des bêtises dans une lettre écrite à un autre. Finalement, son parent à elle les raccommode et ils vont se marier. Les acteurs ont été rappelés pour jouer encore le samedi.

J'ai été me faire tirer aux cartes, car la mère Michon, près de chez nous, ne veut plus me tirer depuis que j'ai fait passer notre gros chien dans son bled d'Inde. La demoiselle m'a dit que j'étais un bon garçon, que j'allais me marier et faire de l'argent. Il y a aussi une

surprise et une lettre, puis un peu de mortalité dans la famille. Je n'ai pas pu comprendre le reste.

J'ai gagné une petite poupée qui se rattachait à un cont du coup. Je la garderai pour la donner au prochain bazar chez nous, à la table d'Amanda. Tu n'as pas besoin d'attendre trop après le sachet et les bijoux que je t'ai promis, car il paraît que je ne les ai pas gagnés.

La Bande de la police a joué à la Kermesse : ça a attiré bien du monde, mais les gens ont parlé *pareil* pendant la musique. Il me semble pourtant que les *police-men* ont autre chose à faire que de jouer de la musique. Il y en a un aussi qui écrit dans *La Presse*, sur les étudiants. C'est le plus instruit du lot.

A présent la Kermesse est finie et ça va devenir tranquille. Je tâcherai de t'écrire sur d'autres choses prochainement. Ça va toujours bien au bureau, à la pension et à l'université. Des baisers à tous,

Ton frère pour toujours,

VITAL SURPRENANT.

## CHEZ LES ETUDIANTS EN PHARMACIE

Nous avons eu nos élections. Elles se sont faites au milieu d'un enthousiasme sans précédent.

La séance, présidée par M. M. J. Gadbois, fut on ne peut plus mouvementée, mais sans cependant donner lieu à des scènes regrettables, assez fréquentes en de pareilles occasions.

Nous nous sommes donné un Conseil aussi puissant que populaire, capable de nous guider sûrement à travers les phases quelquefois difficiles d'une année de travail et de plaisir. Qu'on me permette de vous présenter nos officiers :

Président : L. A. Genest.  
Vice-président : L. E. P. Lemieux.  
Secrétaire-trésorier : M. J. Gadbois.  
Conseillers : A. Crémont, E. R. Desrosiers, N. Barolet, H. E. Archambault et L. Fortin.  
Commissaire ordonnateur : J. Quémeville.

Porte-drapeau : L. L. Bernard.  
En même temps M. J. Gadbois a été choisi comme délégué pour se rendre auprès des Directeurs de l'École Française dans le but d'obtenir une réduction sur le prix des billets afin de nous permettre d'aller applaudir plus souvent notre excellente troupe française.

Tout s'est fait avec la plus grande entente et la plus aimable cordialité. Nous n'avons que des félicitations à adresser aux nouveaux membres de notre Conseil qui ont contribué pour une si large mesure à faire régner l'union chez tous nos confrères. Tout ceci prouve que l'enthousiasme n'est point ennemi du bon ordre.

Au devoir accompli, succéda la vive et bruyante gaieté comme seuls savent la rendre ces bons gaillards que l'on appelle les *étudiants*.

On se rendit d'abord chez M. J. Gadbois, le secrétaire-trésorier, et là, en termes bien sentis, on lui rappela son dévouement à la cause des étudiants, les différents titres qui font sa gloire, entre autres celui de collaborateur au *Journal des Etudiants*, au *Pharmacien Canadien*, etc. Il va sans dire que la conclusion ne fut pas moins intéressante que les aimables paroles qui blessaient quelque

peu l'humilité de celui qui en était l'objet, mais pardonnables en vertu des bons sentiments dont elles se faisaient l'interprète. Cette conclusion, mes aimables lectrices et mes indulgents lecteurs, la laisserai je tomber de ma plume ? Comme dans toutes les circonstances de ce genre, n'avait-elle pas sa place marquée ? Ce petit coup qu'on a chanté à outrance comme trop calomnié parfois, n'était-il pas le lien invisible qui réunissait ce qu'avait pu rompre l'animosité d'un moment ou l'ardour précipité d'une cause que l'on tentait à faire triompher ? J'en aurais beaucoup à dire sur ce sujet, mais comme mes lectrices et mes lecteurs ne le voient peut-être pas d'un bon œil, je me dispenserai d'en parler plus longuement.

M. Genest, notre nouveau président, sut mettre sa générosité à la hauteur de la position. M. Ayotte, restaurateur, qui nous est assez sympathique, peut en dire quelque chose. Quel vin généreux nous bâmes là !

\*.\*.\*

Avec la formation de ce nouveau conseil, de grands projets sont venus sur le tapis. Des fêtes, des démonstrations, etc., et que sais-je encore ?

Nous mettrons au courant de nos faits et gestes, les lectrices et les lecteurs du *Journal des Etudiants* ou l'amabilité de son Directeur veut bien nous accorder nos coupées franches.

Nous raconterons tout, nous irons même jusqu'à l'indiscrétion. Gare aux amoureux ! Cependant qu'ils soient sans crainte ; nous n'aurons que d'agréables choses à leur dire. On a dit de nous—il arrive assez rarement qu'on parle en bien de nous, c'est pourquoi nous le notons—que nous sommes constants en amour. Je suis presque prêt à penser qu'on a réellement dit la une vérité. En effet l'un de nos frères ne vient il pas de braver à mort pour ne point trahir sa fidélité ?

Ces rares exemples, ajoute-t-on, ne se voient plus que chez les étudiants en pharmacie. mille fois merci à ceux qui ont si bonne opinion de nous.

Mes bons amis, j'ai presque tout dit ce que j'avais à dire et cependant j'éprouve un certain regret d'être obligé de prendre congé de vous.

Votre bonne indulgence m'aurait peut-être accordé le privilège de vous ennuier plus longtemps, mais M. le Directeur—qui protège les lecteurs et les lectrices de son journal—ma bien recommandé, en m'invitant à lui donner un bout de chronique, d'être sobre. C'est pour lui obéir que je m'empresse de vous dire : au revoir.

G. AURAY.

## NOTE DE LA REDACTION.

Nous publierons "AU PAYS LATIN" dans notre prochain numéro.

## L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Le comte de Meroey, au cours d'une discussion, dit à l'un de ses amis :

"L'on ne gagne jamais avec les femmes. Bessuet y perdrait son latin ; Racine, sa candeur ; Voltaire, ses ruses de guerre. Si elles rendent la place, c'est qu'elles comptent prendre la ville. Si une femme nous cria : Prenez garde ! c'est qu'elle espère qu'au bas de l'escalier, vous vous casserez le cou."